

Dennis O'Sullivan : la disjonction entre la vie et l'écran

Paul Lefebvre

Numéro 44, 1987

Théâtre et technologies : la scène peuplée d'écrans

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27476ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

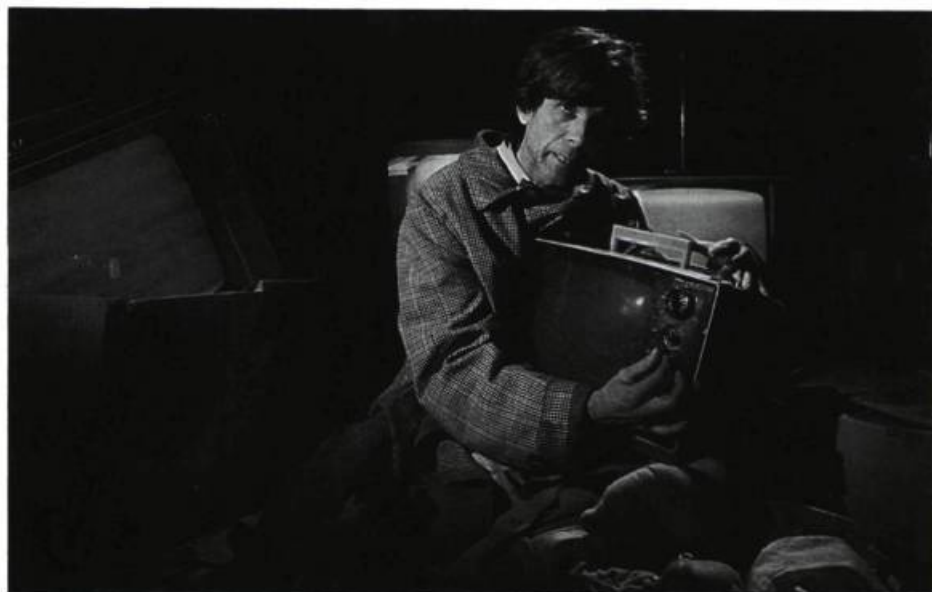
Citer cet article

Lefebvre, P. (1987). Dennis O'Sullivan : la disjonction entre la vie et l'écran. *Jeu*, (44), 142-143.

dennis o'sullivan : la disjonction entre la vie et l'écran

Fondateur et directeur artistique du Théâtre Zoopsie — auparavant, il était avec l'Eskabel —, Dennis O'Sullivan y a créé plusieurs spectacles, dans lesquels l'univers médiatique est interrogé sans relâche : à part *\$motte \$mash Green*, *\$motte \$mash Green 1½* et *les \$motte*, citons *Richard 3* (d'après *Richard III* de Shakespeare) et *Montréal, série noire*.

Pour Dennis O'Sullivan, l'idée de l'expérience directe du réel est une illusion. «Toute expérience, dit-il, est médiatisée, ne serait-ce que par le langage.» Les médias électroniques ne font que prolonger ce que faisaient déjà les autres formes de communication. Il affirme



Dennis O'Sullivan dans *Richard 3* : «développer un rapport avec l'image sur l'écran qui se transformait peu à peu en un rapport avec l'objet télévision, que l'acteur finissait par étreindre comme une femme.» Photo: John Wassilco.

que son imaginaire a surtout été ancré dans le quotidien, qu'il a cherché à métaphoriser; la place des médias, dans son travail, occupe celle qu'il observe dans la vie. La télévision, selon lui, rapetisse le monde, mène au «village global» de McLuhan. Elle donne, et c'est pour lui une formule importante, «l'illusion de l'expérience», parce qu'elle a une continuelle prétention à la transparence.

C'est lorsqu'il travaillait à un projet de recherche sur les nouvelles télévisées que Dennis O'Sullivan a écrit et conçu *\$motte \$mash Green*. Il avait lu, au cours d'études en communication, l'histoire plutôt cruelle d'une famille qui s'était vendue à une station de télévision. Dans ce spectacle, l'utilisation de la vidéo était motivée par la fable; pour dépasser l'espace scénique (ce qui est peu intéressant en soi, selon O'Sullivan) et pour montrer un changement d'univers: autant la vie scénique des *\$motte* était sombre et enfermée, fondée sur des rapports crus, autant leur vie télévisuelle était lumineuse, ouverte, rythmée par une musique proche d'un *jingle* publicitaire. Le comportement de la famille *\$motte*, affirme O'Sullivan, va au-delà des limites de la théorie marxiste où l'homme, pour se conformer à l'idéal bourgeois de liberté, d'égalité et de fraternité, met sur le marché son pouvoir de travail. «Or les *\$motte* ne vendent pas leur pouvoir de travail, ils se vendent eux-mêmes, dit-il. Ils vendent leur vie privée, leur intimité; ils ne s'appartiennent plus.» Il rappelle que les *\$motte* sont des comédiens de théâtre dont la gloire est passée; ils n'ont plus rien à offrir, et c'est pourquoi ils se vendent à la télé. Ce qui est logique, fait-il remarquer, car la télévision consomme la vie.

L'utilisation de la vidéo dans *Richard 3* n'était pas vraiment motivée par la fable. O'Sullivan voulait confronter son rapport amoureux avec Shakespeare à ce que cet auteur signifie dans la société qui l'entoure. De là le désir, un peu fou, de filmer, sur des coins de rues, des gens en train de lire des passages de *Richard III*.

L'idée de jouer la fameuse scène de la séduction de Lady Anne en confinant cette dernière à l'écran poussait jusqu'à l'excès, jusqu'à l'absurde, le comportement somme toute courant des gens qui prennent au sérieux les *soap*: aller au bout de la tendance qui veut que, lorsqu'on la regarde, la télévision en vienne à remplacer la vie. Il s'agissait de développer un rapport avec l'image sur l'écran qui se transformait peu à peu en un rapport avec l'objet télévision, que l'acteur finissait par étreindre comme une femme.

Dans *Richard 3*, un des acteurs récitait du Shakespeare en regardant, sans le son, un match de hockey à la télé: les deux expériences, note O'Sullivan, ne se rencontraient pas. Or, cette disjonction, selon lui, est devenue inhérente à la télévision; il finit par ne plus y avoir de liens possibles entre son monde et le monde extérieur.

Le rapport de Dennis O'Sullivan avec la vidéo est en train de changer: il répète, comme acteur, *l'Objet rêvé* de Jacques Bélanger. Le côté tactile, sensuel, ludique de la vidéo, tout comme les problèmes particuliers qu'elle pose à l'acteur, modifient sa conception de cet outil théâtral.

Il dit avoir utilisé la vidéo dans ses spectacles à cause d'un attrait pour la technologie qui n'était pas tout à fait indépendant de la mode, attrait qui rejoignait des questionnements personnels quant à l'art théâtral. Il rappelle que la vidéo n'est pas une fin en soi, mais un véhicule pour produire du sens.

paul lefebvre, d'après une conversation avec dennis o'sullivan